

*Intervention de Jacques Lacan. Séance du vendredi 2 novembre (après-midi), parue dans les Lettres de l'École Freudienne, 1975, n° 15, pp. 69-80.*

<sup>(69)</sup>J. LACAN – Le congrès de la Grande Motte ! Avouez, quand même, la Grande Motte, c'est quelque chose en français.

Ce n'était pas une raison parce que ça s'appelait comme ça pour que je sois comblé. Or, il se trouve que grâce à Faure, grâce à cette poignée de montpelliérains qui ont compris comment – parce que bien sûr on avait des expériences antérieures de congrès ratés, où quand même il y avait toujours quelque chose qui avait coincé, qui avait boitillé – grâce à leurs soins, ce matin j'ai pu aller dans une salle dite de groupe et voir que tout le monde y apportait son expérience, n'hésitait pas à dire ce qu'il en résultait. C'était très net déjà hier, mais ce matin, j'en suis devenu sûr. Ce congrès me comble. Il faut bien le dire, j'ai dû attendre un peu. Mais enfin c'est là. Grâce à nos amis montpelliérains, c'est là.

Mais comme déjà hier, j'en étais plein d'espoir, c'est hier soir qu'avec quelqu'un qui se trouvait à l'hôtel où je niche à Montpellier, je me suis dit que c'était vraiment le cas où je puisse faire comme tout le monde, c'est-à-dire non pas conclure mais contribuer ; parce que bien sûr d'habitude je suis là pour intervenir au moment où c'est fini, c'est-à-dire où ce que je peux apporter ne peut plus servir à rien dans le concret.

Je voulais ne rien rompre de cette merveilleuse organisation, et j'avais dit que je parlerais ce matin à neuf heures et demie. On m'a expliqué pourquoi ce serait mieux maintenant, alors c'est maintenant que je le fais, et pour contribuer simplement, car je ne vais pas parler de ce qui était hier en jeu, de la passe, de cet éclair de la passe auquel je tiens tant pour éclairer précisément ce qu'il en est d'un certain moment qui est le moment où on se décide, où on verse, où on entre dans le discours analytique.

Vous savez, quand j'ai cogité ça, c'était en 1967 pendant les vacances, j'étais en Italie ; je suis rentré et tout en faisant <sup>(70)</sup>cette chose qui s'appelle la Proposition, je me disais : « Mais quelle mouche te pique ; ça va provoquer Dieu sait quoi ! ». Et je me demandais pourquoi je la faisais en octobre 1967. J'aurais pu plus la mijoter, cette proposition, la mûrir, attendre. Pourquoi est-ce que je l'ai faite tout de suite ? Je savais d'avance que ça allait provoquer des catastrophes, des catastrophes comme toutes les catastrophes, des catastrophes dont on se relève. Moi, vous savez, les catastrophes, ça ne m'impressionne pas... Mais quand même, à quoi bon faire tout d'un coup cette accumulation d'électricité ?

C'est la même question que je me posais en juillet, quand je me suis décidé à aller en Syrie. C'est maintenant que je comprends, parce que je ne pourrais pas y aller maintenant. Je me suis pressé ! C'est en mai 1968 aussi que j'ai compris pourquoi j'avais fait cette proposition en octobre 1967. Vous voyez ça, si je l'avais faite en mai 1968, on aurait dit « il est induit ! ». Je ne suis pas induit. Je ne suis jamais induit. Je suis produit.

Alors c'est ça qui m'a décidé hier soir, parce que je suis revenu de Syrie beaucoup plus tôt qu'on ne le croit, j'y suis resté trois semaines, ce n'était pas grand chose. Mais depuis que je suis rentré, j'ai pas mal travaillé, parce qu'il y a un type très jeune qui est venu me trouver au nom de la télévision. Il y a des temps et des temps que la télévision me sollicite. Mais l'infatuation des personnages qu'on m'a délégués, malgré qu'ils aient fait leurs preuves, bien sûr – ils avaient fait leurs preuves avec des gens excessivement bien, que j'honore profondément, qui sont ni plus ni moins que par exemple Lévy-Strauss et Roman Jakobson, ce n'est pas rien pour moi – ils étaient tellement fous de leur réussite qu'ils croyaient que c'était eux qui avaient réussi ; ce n'est pas croyable ! Ils étaient tellement fous de leur réussite qu'ils étaient aussi fous d'avance de la réussite qu'ils auraient avec moi. Alors il y a un petit minuscule qui est venu me trouver un jour, qui était absolument charmant et, pour lui, j'ai consenti à faire un dialogue avec Jacques-Alain Miller, qui est celui, comme vous le savez, qui édite mes séminaires – édite au sens anglais, c'est-à-dire celui qui se charge de leur sortie, de leur rédaction. Alors j'ai eu avec lui un dialogue qui est d'ores et déjà enregistré. Ça passera, je pense, quelque part vers la Noël. Et il se trouve, je

ne sais pourquoi, que Jacques-Alain Miller a insisté pour que je l'édite au sens français, c'est-à-dire que ça paraisse, les quelque 42 pages que ça fait.

Comme Jacques-Alain Miller n'est pas analyste, que c'est probablement grâce à ça que ça tourne, que ça fonctionne <sup>(71)</sup>comme dialogue – c'est une réussite incroyable – comme Jacques-Alain Miller n'est pas analyste, il a cru entendre dans ce que je lui répondais quelque chose qui pourrait... c'était son idée comme ça : la sagesse du psychanalyste ; ou n'importe quoi d'autre. Il a tout fait pour que je donne un autre titre à ce qui va paraître sous le titre de *Télévision* ; parce que je ne vois pas pourquoi, ayant recueilli un certain nombre de choses que j'ai écrites tout le long de ma vie, je l'ai intitulé *Écrits* au grand scandale d'ailleurs d'un certain nombre de personnes, nommément d'une Japonaise adorable que je connais depuis très très longtemps, qui considère qu'intituler ses écrits *Écrits*, c'est le comble de l'infatuation. Elle a certainement raison du point de vue japonais. Mais moi, je ne suis pas japonais, alors quand je recueille mes écrits, j'intitule ça *Écrits*. C'est d'ailleurs curieux que ça ne se soit pas fait depuis toujours. Mais enfin je ne vais pas chercher à approfondir pourquoi je me suis trouvé en somme donner un titre après tout vierge quand j'ai intitulé mes écrits *Écrits*. On spéculera sur ça après. Alors je ne vois pas pourquoi ce que j'ai dit parce qu'il y avait la télévision, je n'appellerais pas ça *Télévision*. J'ai d'ailleurs publié d'autres choses sous le nom de *Radiophonie*.

C'est strictement conforme à mon idée de ce qu'il en est du dire. Le dire, ça laisse des déchets, et on ne peut en recueillir que ça. Alors que ce soit les déchets écrits, les déchets radiophoniques ou les déchets télévisés, ce sont des déchets.

Bref, j'ai travaillé pas mal pour cette télévision, et j'ai même trouvé un petit moment de supplément au dernier moment pour travailler une préface à un choix de mes *Écrits* qui va paraître en Allemagne. On m'avait demandé cette préface depuis très longtemps – naturellement je l'avais oublié. Alors en 48 heures, j'ai craché quelque chose qui n'est pas un écrit, en vérité, parce que quand je fais un écrit, je le récris une bonne dizaine de fois ; et cette fois là, je l'ai lâché à la première rédaction ; c'était une rédaction soutenue, bien sûr, par mon travail des précédentes semaines ; et quelqu'un m'a dit : « Quelle chance que vous deviez l'envoyer maintenant, parce que si vous l'aviez récrit six ou sept fois, je n'y comprendrais plus rien ! ».

Alors je vous le livre. Je pense qu'à cause du fait que ça reste un premier jet, c'est plus dicible.

Donc, pour cette préface à mon édition allemande je commence par ceci, à quoi je me suis référé quelque part dans mes *Écrits* : le sens du sens, *the meaning of meaning*, comme l'ont écrit deux personnes dans le titre d'un livre qui s'appelle comme ça : <sup>(72)</sup>*The meaning of meaning*, Richards et Ogden ; ce sont deux personnes qui font partie de l'école néopositiviste anglaise. Et la question qui est posée par ce terme, qu'est-ce que c'est que le sens du sens, est-ce une question ? En tout cas eux se la sont posée, parce qu'ils sont néopositivistes. Je pointe pour ma part ceci que, si on pose une question, c'est qu'on en a la réponse. On n'a jamais posé de question si on n'en avait pas déjà la réponse. Eux l'avaient peut-être déjà, mais sûrement pas moi. C'est le type même du passez-muscade que j'appelle universitaire ; suggérer qu'on a déjà la réponse à une pareille question, c'est bien là cette chose folle sur laquelle repose l'existence de l'université.

Le sens du sens, dans ma pratique, dans la vôtre – car c'est la même – ne se saisit, au sens qu'implique le terme *Begriff*, que de ce qu'il fuit. Ce terme « fuite » est à entendre comme d'un tonneau ; ce n'est pas la fuite en avant ou en arrière ou tout ce que vous voudrez ; c'est à entendre comme d'un tonneau et pas du tout d'une détalade, qu'elle soit dans quelque sens que vous voudrez.

C'est de ce qu'il fuit, au sens tonneau, qu'un discours prend son sens, et ceci très précisément de ce que ses effets, à ce discours, soient impossibles à calculer. Le comble du sens, il est sensible, me semble-t-il, pour tout le monde, que c'est l'énigme, comme je l'ai dit en son temps. Et c'est pourquoi je vais opposer au sens du sens une autre question, pour

laquelle je n'ai pas à m'excepter de ma règle susdite qu'il n'y a pas de question si on n'a déjà la réponse, car c'est de la réponse trouvée de ma pratique, que je pose la question, pour l'opposer à la première, du signe du signe. À quoi ça se signale qu'un signe est signe ?

Le signe du signe, dit la réponse qui fait prétexte à la question, c'est que n'importe quel signe fasse aussi bien fonction de tout autre signe, précisément de ce qu'il puisse lui être substitué. Car c'est à ça que je veux vous ramener, parce qu'au nom du sens, c'est ce que vous êtes toujours prêts à laisser vaciller.

Le signe n'a de portée que de devoir être déchiffré. Il n'y a pas besoin qu'un message soit un message codé pour qu'il doive être déchiffré. La fonction du chiffre est là fondamentale. C'est ce qui désigne le signe comme signe. Sans doute faut-il que du déchiffrement, la suite des signes, alors que d'abord on n'y comprenait rien, prenne sens.

Ce n'est pas parce qu'une *dit-mension*, celle du sens, donne à l'autre, celle du signe, son terme qu'elle livre pour autant <sup>(73)</sup>sa structure. Ce n'est pas parce qu'on s'arrête quand il surgit ce qu'on croit un sens, qu'on s'arrête là parce que ça vous paraît être digne d'une fin, ce n'est pas pour ça que le sens livre la structure du signe.

Si l'aune du sens est très exactement ce que je viens d'en dire d'abord, y aboutir, au sens, ne l'empêche pas de faire trou. Un message même déchiffré peut rester une énigme. Le relief de chaque opération, celle du signe et celle du sens, l'une active, le déchiffrement, l'autre subie, on en a un coup dans l'estomac quand on a cru déchiffrer le sens, le relief de chaque opération reste distinct.

L'analyste, dis-je, se définit de cette expérience, celle qui lui permet de distinguer le signe du signe du sens du sens. Les formations de l'inconscient, comme je les appelle – comme je les ai appelées il y a bien longtemps – démontrent leur structure d'être déchiffrables. C'est de là que Freud distingue la spécificité du groupe rêve, lapsus et mot d'esprit, soit du mode, le même, dont il opère avec eux : il les déchiffre.

Sans doute Freud s'arrête-t-il quand il a découvert le sens sexuel et est-ce là pour lui que s'arrête la structure. Bien sûr, du terme de « structure » on ne trouve dans son œuvre que soupçon, mais formulé quand même. C'est que le test qu'il s'agit du sexe ne tient qu'au fait du sens. C'est là ce qui m'a permis de faire le pas suivant : c'est que nulle part sous aucun signe le sens ne s'inscrit d'un rapport significatif.

C'est pourtant à bon droit que de ce rapport sexuel l'inscription pourrait être exigée, puisque Freud lui-même (chapitre VII de la *Traumdeutung*) le souligne ; le travail est reconnu à l'inconscient du chiffre. L'inconscient tout seul fait ce travail du chiffre, et c'est pourquoi Freud le désigne de ceci, c'est qu'il ne pense ni ne calcule ni ne juge non plus ; il fait simplement le travail. (C'est à la conclusion du chapitre sur le travail du rêve). Il fait ce travail qu'il nous faut défaire dans le déchiffrement.

Là, nous rencontrons quelque chose. (Ça, c'est un temps de ce que j'ai écrit pour ces lecteurs allemands, qui bien entendu au point où ils en sont n'y comprendront strictement rien, mais pourquoi pas, ça n'empêche pas, ce sera là écrit, ça fera son chemin). Il peut passer pour plus élevé dans la structure de chiffrer que de compter. L'embrouille – car c'est exactement fait pour ça, pour l'embrouille – commence à l'ambiguïté du mot « chiffrer ».

<sup>(74)</sup>Le chiffre d'un côté, je viens de vous le dire, fonde l'ordre du signe. Et d'autre part, il se trouve que le chiffre, ça sert à écrire les nombres. Alors on s'imagine que tous ces nombres qu'on ne peut rien faire d'autre que de chiffrer, ça tient au chiffre. C'est une erreur totale. J'ai opposé à l'instant le chiffrer au compter. Nous comptons (ce qui s'appelle compter c'est-à-dire avoir un contact avec le nombre) jusqu'à 4. Moi, en tout cas, je n'ai jamais compté plus loin ; vous pouvez le voir dans tout ce que j'ai écrit. Mais enfin il y en a d'autres qui comptent jusqu'à 5, et même jusqu'à 6. Il m'est même arrivé de m'apercevoir qu'en comptant jusqu'à 4, je comptais sans le savoir jusqu'à 6. Car personne ici ne compte plus loin. On chiffre des tas de choses dont on s'imagine qu'il s'agit de nombres, mais il suffit d'être un tout petit peu mathématicien pour s'apercevoir qu'il y a des nombres inaccessibles, et que ça commence beaucoup plus tôt qu'on ne croit.

Il y a un nommé Émile Borel qui a dit là-dessus les choses les meilleures. C'est un des très grands mathématiciens de notre époque, et si j'ai un regret – vous ne pouvez pas imaginer ce que j'étais jeune quand j'étais jeune ! il m'a envoyé un petit mot après que j'ai écrit « Le temps logique », et j'aurais dû me ruer chez lui. Ceci pour les gens qui hésitent à se ruer chez moi – mais qu'ils ne s'y ruent que quand je leur envoie un petit mot, je les en prie ! Ça ne m'arrive pas souvent, je dois dire. Mais enfin Émile Borel m'avait envoyé un petit mot ; comme je me croyais très occupé, je ne me suis pas rendu compte de ce que c'était que recevoir un petit mot d'Émile Borel. J'ai fait comme un tas d'imbéciles – à qui je n'écris pas le petit mot d'ailleurs – je ne suis pas allé chez Émile Borel.

Les nombres, eux, sont du réel. C'est ça sur quoi met l'accent Frege. Comment est-ce que des êtres en proie à ces jeux de l'imaginaire, qui ne sont rien d'autre que ce à quoi je viens de faire allusion à propos de ma mésaventure avec Émile Borel, pourquoi est-ce que ces êtres là, aussi bien proie de l'imaginaire que n'importe quel animal, pourquoi est-ce qu'ils ont accès à ce réel qu'il y a dans le nombre ?

Il est évident que ce qui devrait venir à l'esprit d'un psychanalyste, c'est que les nombres ont un sens, le sens par quoi se dénonce leur fonction (je parle du nombre, des nombres) leur fonction, aux nombres, de jouissance sexuelle. Ce qui du même coup vous explique pourquoi nous ne pouvons pas compter beaucoup plus loin que 4.

<sup>(75)</sup>Ce sens n'a rien à voir avec ce qu'ils ont de réel mais ouvre un aperçu, une petite ouverture sur ce qui peut rendre compte de l'entrée du réel dans le monde de l'être parlant. Bien entendu qu'il ne tient son être que de la parole.

Soupçonnons que la parole a la même *dit-mension* grâce à quoi le seul réel qui ne puisse s'en inscrire, de la parole, c'est le rapport sexuel, soupçonnons, ai-je dit, que la parole a cette même *dit-mension* – je dis « soupçonnons » pour les personnes, comme on dit, dont le statut est lié au juridique d'abord, au semblant du savoir, voire à la science qui s'institue, elle, certes bien du réel, soupçonnons, ai-je dit pour ces personnes, qu'elles ne peuvent même pas aborder, ces personnes bien définies et d'abord du juridique, qu'elles ne peuvent même pas aborder la pensée que ce soit à l'inaccessibilité d'un rapport qui, lui, est bien dans le réel, le rapport sexuel, mais à ce qu'il lui soit, à cette espèce, inaccessible, que s'enchaîne l'intrusion de cette part au moins du reste du réel qui nous est donnée dans le nombre. Ceci se passe chez un être, comme on dit, vivant dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il se distingue des autres d'habiter le langage, comme dit Heidegger. Cet être se distingue par ce logis, et c'est un logis cotonneux, cotonneux en ce sens qu'il le rabat, cet être, vers toutes sortes de concepts, comme j'ai dit d'abord, *Begriff*, qui ne sont que des tonneaux, tous plus futiles, (c'est-à-dire qui fuient) les uns que les autres.

Ce mot « futilité », je l'applique, oui, même à la science, dont il est manifeste qu'elle ne progresse que par la voie – c'est sa méthode, c'est son histoire, c'est sa structure – que par la voie de boucher les trous. Elle y arrive, elle y arrive toujours. « Elle y arrive toujours », ça veut dire quand elle y arrive. Comme me disait une charmante amie que j'avais en un temps, qui n'était pas une lumière mais qui était une femme très charmante ; elle était vaudoise : « Rien n'est impossible à l'homme, me répétait-elle, avec sa modulation vaudoise, ce qu'il ne peut pas faire, il le laisse ». C'est la même chose pour la science. Elle y arrive toujours, et c'est ce qui la rend sûre ; c'est qu'elle n'authentifie quoi que ce soit que quand elle en est sûre ; et là où elle n'est pas sûre, elle n'authentifie rien. Ça la fait sûre pour tout le monde. Moyennant quoi on ne peut pas dire que ça lui donne plus de sens.

Je n'en dirai pas autant de ce qu'elle produit, tout à l'heure j'ai parlé de la télévision, par exemple ; ça, c'est un produit, produit de la science ; naturellement, ce n'est pas la télévision qui est un produit ; la télévision est un produit d'un certain nombre de gamins que j'ai psychanalysés autrefois ; ils n'auraient <sup>(76)</sup>naturellement rien produit s'ils n'avaient pas eu déjà ce que la science leur permettait d'affirmer comme sûr ; ils étaient sûrs de réussir leur petit machin, absolument sûrs puisqu'il y avait les ondes.

Alors le produit, bien sûr, on ne peut pas dire qu'il n'ait pas de sens, lui. La télévision, ça a un sens ; ce sens a pour caractère d'être strictement la même chose que ce qui sort par la fuite dont la béance du rapport sexuel est responsable. Ce que véhicule la télévision, c'est l'objet *a* pour tous. C'est bien pour ça d'ailleurs que ce que j'y ai répondu est exactement du même ordre ; je n'en suis pas plus fier pour ça.

Alors il y a quelque chose dans mon édition allemande, quelque chose que je raconte comme ça en passant pour mon ami Heidegger ; je lui propose de s'arrêter – mais naturellement je sais bien qu'il ne le fera pas, mais on ne sait pas, peut-être qu'il le fera, la dernière fois que je l'ai vu, il était dans une forme formidable, pas tout à fait la mienne, mais ça approchait – de s'arrêter sur cette idée que la métaphysique n'a jamais rien été et ne saurait en tout cas se prolonger – c'est bien pourquoi il la met en question d'ailleurs – n'a jamais rien été ni ne saurait se prolonger qu'à boucher le trou de la politique. Que la politique atteigne le sommet de la futilité, c'est bien en quoi s'y affirme le sens par excellence, ce qu'on appelle le bon sens, le sens sous la loi duquel nous sommes tous... Enfin là je laisse de côté ce que j'adresse au public allemand, parce que pour ce qui est du sens, et du bon sens, et du sens critique, ce qui est le comble du comble, on peut dire qu'ils en étaient vraiment les plus nobles représentants ! Tout le monde sait ce que ça a donné, ce qu'ils s'efforcent d'oublier pour l'instant ; je le leur rappelle parce que pendant trois ou quatre ans, ils m'ont beaucoup gêné ; c'est tout à fait personnel...

Je reviens au discours universitaire et à ce que j'en articule. C'est qu'il spéculait très proprement – c'est son assiette – de l'insensé en tant que tel. Et c'est en quoi ce qu'il pourrait produire de meilleur, (ce qui a fini par venir à un certain nombre mais je ne sais pas pourquoi ils ne s'y adonnent pas) c'est le mot d'esprit. J'ai eu des relations personnelles avec des universitaires adorables, que j'aimais énormément : Maurice Merleau-Ponty ; lui était gentil avec moi ; il avait horreur de ça, du mot d'esprit ; ça a été pour moi une énigme ; j'espérais peu à peu le convertir, qui sait ? et puis voilà, j'en ai été privé avant. Le mot d'esprit, je ne peux pas tout de même dire autre chose que : ça lui foutait la trouille. Et pourquoi le lui reprocherais-je ? Je lui reprocherais quoi ? D'avoir la trouille du mot d'esprit au nom de ceci que c'est ce qu'il pouvait faire de mieux ; c'est même probablement <sup>(77)</sup> pour ça qu'il en avait la trouille. Et puis ce n'est pas les analystes qui ont à faire les fiérots, même pas moi, ceux qui se trouvent assujettis à cet autre discours qu'est le discours analytique, ce qui tout de même est inconcevable ; c'est inconcevable, ce retour aux vérités premières, cette espèce de catastrophe qui, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle fait qu'un type comme Freud n'a pas de meilleure référence que les présocratiques ; c'est quand même drôle. C'est quand même drôle après tout un temps où on avait imaginé un monde, où on s'était imaginé que nous avions un monde, un monde tout aussi abruti que celui de l'animal ; c'est Aristote qui nous avait poussés là-dedans : la connaissance, le connaisseur, et le connu : le monde.

Enfin, je ne cherche pas d'excuse aux analystes, puisqu'il est bien évident que ce n'est pas de leur faute s'ils le sont. S'il n'y avait pas eu cette espèce de rencontre, d'étincelle là entre les hystériques, comme on le disait ce matin, et quelqu'un d'un peu tordu qui s'appelait Freud, on ne parlerait plus de tout ça ; on n'écrirait pas ; on recueillerait, bien sûr, bien soigneusement comme des fleurettes les fragments des présocratiques mais on ne songerait pas à se demander ce que ça veut dire.

Ce que je voudrais, c'est que les psychanalystes sachent que tout doit les ramener d'abord au solide de l'appui qu'ils ont dans le signe, et qu'il ne faut pas qu'ils oublient que le symptôme, c'est un nœud de signes. Car le signe, ça fait des nœuds ; et qu'on ait tout fait pendant des âges pour nous faire une géométrie, c'est-à-dire une spatio-temporalité qui ne soit fondée en rien sur des nœuds, c'est-à-dire qui ne procède que de la scie, c'est bien justement que les nœuds, comme j'ai essayé plusieurs fois de mettre ça sur la sellette dans mon séminaire, c'est tout à fait capital.

Freud était médecin. Il avait au moins ceci de commun avec les amoureuses, c'est qu'il ne voyait pas très loin. Les psychanalystes, devraient partir de là pour apprécier son génie.

Le recours, pour nous, ça doit être l'inconscient, c'est-à-dire la découverte par Freud, que l'inconscient travaille sans y penser, ni calculer, juger non plus, et que pourtant, le fruit est là : un savoir qu'il ne s'agit que de déchiffrer, puisqu'il consiste uniquement dans le chiffage.

À quoi sert-il, ce chiffage ? (Pour abonder dans ce qui est la manie de tous les discours, à savoir l'utilité). Freud quand même l'indique, et indique ceci, c'est qu'il ne sert à rien, <sup>(78)</sup>qu'il n'est pas de l'ordre de l'utile, qu'il est de l'ordre de la jouissance. Et le pas suivant est à faire, c'est très justement celui-ci qu'en étant de l'ordre de la jouissance, c'est en cela qu'il fait obstacle au rapport sexuel établi. Et c'est ceci qui implique que le langage ne fasse jamais trace autre de cette jouissance que ce qui n'aboutit non pas à un rapport mais à un acte sexuel que par une chicane infinie. C'est en quoi l'établissement de la structure de cette chicane serait une chose capitale, parce qu'après tout, on pourrait bien la raccourcir alors que nous en sommes, depuis que le monde est monde, réduits au bonheur de la rencontre ; parce que du bonheur, ça ne manque pas ; non seulement ça ne manque pas, mais il n'y a même que ça. Les êtres parlants sont heureux, croyez-moi. Ne vous fiez pas comme ça à vos petits sentiments personnels ; ils ne peuvent pas être autre chose ; ils ne peuvent être qu'heureux. C'est la condition de leur reproduction. Ils en sont livrés totalement au petit bonheur la chance...

Oui, la question est de savoir si le discours analytique pourrait permettre un petit peu plus, à savoir d'y introduire ce que l'inconscient ne met pas du tout : un peu de calcul. Ça n'en prend pas le chemin grâce aux analystes. C'est absolument inouï, ce succès que j'ai obtenu en parlant de l'analysant ; la joie que ça a causé dans l'autre école ; on ne parlait que d'analysant le lendemain du jour où je l'avais dit à mon séminaire ! Naturellement dans mon école on était plus tempéré, et pour cause. Mais alors là l'idée qu'ils pouvaient se tirer des pattes, que c'était l'analysant qui faisait tout, ils étaient dans la joie !

La question commence à ceci qu'il y a des types de symptômes, c'est-à-dire de nœuds, qu'il y a une clinique, une clinique qui est avant le discours analytique, parce que Freud l'a héritée lui-même. Est-ce que l'analyse, le discours, l'idée du symptôme comme nœud, ça y apporte une lumière, dans cette clinique d'avant ? C'est sûr. C'est sûr mais ce n'est pas tellement certain, voilà l'ennui. Ce n'est pas certain parce que la certitude, ça se transmet, ça se démontre, et que ce que l'histoire montre, c'est très évidemment que, chose très curieuse, cette exigence de la science, à savoir que ça se transmette, que ça se démontre, que ça s'impose comme certitude, on en a manifesté l'exigence bien avant que ça arrive. On a fait la théorie de l'*épistémè*, comme ils disent maintenant, l'épistémologie, avant que naisse la science ; deux millénaires avant, c'est un rien !

Alors pour nous, dont la question est de savoir ce que nous pourrions transmettre d'une chicane, qui soit, contentons nous de sûre, pas de certaine, mais ça aurait ceci au moins de <sup>(79)</sup>certain que ça voudrait dire quelque chose ; alors pour nous ça nous laisse quand même au petit bonheur la chance.

Est-ce que c'est là tout ? Si j'ai parlé des types cliniques, ça n'est pas sans raison. Je voudrais faire une remarque, c'est que les sujets d'un type, hystérique ou obsessionnel selon la vieille clinique, sont sans utilité pour les autres du même type. Il est plus que concevable, il est touchable du doigt tous les jours qu'un obsessionnel ne puisse donner le moindre sens au discours d'un autre obsessionnel. C'est même de là que partent les guerres de religion. Est-ce qu'il peut y avoir par l'analyse communication par une voie qui transcende le sens, qui procède de la supposition d'un sujet au savoir inconscient, c'est-à-dire au chiffage ? C'est là d'où surgit ce que j'ai articulé comme fondement d'un nouvel amour : le sujet supposé à ce savoir, savoir inconscient.

C'est en ça que pourrait être remise en jeu la livraison de toute une espèce au petit bonheur la chance. J'ai dit que c'était de l'amour qui s'adressait au savoir ; je n'ai pas dit du désir, parce que pour ce qui est du *Wissstrieb*, quoi que ce soit Freud qui en ait commis l'impair, on peut repasser. Pour ce qui est de ceci, c'est qu'il n'y a pas le moindre désir du

savoir, c'est ce qui est absolument démontré, démontré par l'histoire et particulièrement par l'histoire de la psychanalyse.

Quelqu'un de mon entourage m'a apporté le dernier séminaire de Fink et de Heidegger sur Héraclite. Je n'en ai lu que deux chapitres ; je vous en conseille beaucoup la lecture ; car bien avant que ce livre qui m'a été apporté hier ne paraisse, dans cette scansion de ma préface, je faisais tout de même remarquer ceci : qu'il y avait des gens en un temps qui énonçaient ceci expressément que l'oracle ne révèle ni ne cache aucun sens, [...] il met en signe.

Il faut que nous sachions que dans l'interprétation, dans ce qui nous paraît être le support même du sens, nous en sommes au point que, de toute interprétation (c'est ce que j'ai dit d'abord) les effets sont incalculables. Ce n'est pas là que gît notre savoir, par conséquent, si savoir, comme on le dit, c'est prévoir. La chose qui est de savoir de l'analyste, c'est qu'il y en a un qui ne calcule ni ne pense ni ne juge, mais qui chiffre, et que c'est ça qui est l'inconscient.

Alors pour les rapports entre cet inconscient, en tant qu'il témoigne d'un réel comme inaccessible, entre cet inconscient, <sup>(80)</sup>et le réel auquel, lui, nous accédons, celui du nombre, c'est quelque chose qui nécessite pour nous toute cette révision, cette révision de la logique en fonction de la logique mathématique. Et c'est bien pour ça que j'ai défini nécessité, contingence, impossibilité en termes fondamentaux à partir du « ne cesse pas » ; « ne cesse pas de s'écrire », c'est la nécessité ; « cesse de ne pas s'écrire », c'est là notre chance. C'est dans la contingence, c'est dans je ne dirai pas ce particulier, ce singulier de toute observation, et c'est en cela que je me félicite que dans les groupes, chacun parle et apporte son expérience, c'est là que peut se faire ce qui ne se conçoit dans notre idée du réel qu'en termes d'une sorte de cristallisation, c'est là que peuvent se produire les points nœuds, les points de précipitation qui feraient que le discours analytique ait enfin son fruit.

(Applaudissements)